

quelle semblent ne pouvoir échapper aujourd'hui aucun de ceux qui se proposent de renouveler le théâtre. Ils y apportent tant de volonté concertée, parfois tant de prétention, qu'ils négligent les lois mêmes du genre qu'ils s'efforcent à rafraîchir. M. Vitrac possède certainement le sentiment de l'effet théâtral, au sens de

l'acteur du moins ; beaucoup de détails sont excellents, quelques-uns même sont des trouvailles. Mais la fantaisie est le genre le plus chanceux, et il a fallu du génie à Jarry pour faire accepter *Ubu-Roi*.

GASTON RAGEOT

LA MUSIQUE

ROLANDE ET LE MAUVAIS GARÇON

Par ADOLPHE BOSCHOT

Le livret, comme tant d'autres fois, est l'élément faible de cet opéra.

Au fond, c'est un simple sujet de comédie. Une femme s'ennuie. Elle cherche une amourette, et la trouve. Son mari s'en aperçoit, et il souffre. L'amourette cesse, et la vie journalière continue. C'est tout.

Ce mince sujet, que nous présente M. Népoty, il faut le grossir pour qu'il occupe, durant cinq longs actes, la vaste scène de l'Opéra. Voici comment se fait le grossissement.

On s'évade de la vie moderne où l'on rencontrerait Boubouroche et beaucoup d'autres maris infortunés. On ne cherche pas dans l'histoire ni dans la légende, car on serait embarrassé pour choisir, depuis Homère et la *Belle Hélène* jusqu'à nos contemporains. Mais on se réfugie dans la fantaisie, dans une époque indéterminée, dans le chimérique pays de *Comme il vous plaira*.

Hélas ! les hommes n'ont jamais pu inventer autre chose que la réalité. Nos rêves, les délires mêmes de l'imagination, ne peuvent que refléter des fragments de la vie et du monde réels, quitte à les enchaîner de façon fantasque et à les déformer... Si bien que le librettiste nous entraîne dans l'Italie de la Renaissance ou du Quattro-Cento.

Voici des paysages comme on en voit dans les fonds de tableaux des peintres primitifs, et voici les luxueux costumes des cours italiennes et des

comédies de Shakespeare. Le mari trompé devient un prince, le prince Richard. Aimez-vous ce nom-là ? Sa femme, ou sa grande favorite, c'est Rolande. Elle est belle, plus belle que toutes les belles : tous les poètes, tous les rimeurs la célèbrent à l'envi. Ce qui nous rappelle certaine phrase de Stendhal, qui connaissait l'Italie : « On écrivit alors plus de mille sonnets ; mais il n'y en eut pas un de bon ».

Quant au prince Richard, c'est aussi un poète, un rêveur, un philosophe, ou un esthète neurasthénique. Comme il se croit au-dessus des hommes, il vit dans une haute tour, tout seul. Il s'occupe peu de sa femme. C'est dangereux.

En effet, la belle Rolande cherche à se divertir. Elle quitte la cour, et court. La voici dans une petite maison de campagne, fort propice aux aventures. Elle y rencontre un beau jeune homme. C'est encore un poète, ou un artiste errant, un fantasque, un rêveur. On l'a vu très souvent en costume florentin... Mais on lui sait gré d'avoir oublié sa guitare.

C'est lui « le mauvais garçon » annoncé par le titre.



Dans ce livret, ce qui a pu séduire le musicien, c'est le décor italien, et les nombreux épisodes

que la situation princière de Rolande et de Richard permettait d'introduire. Défilés, fêtes, divertissements de la cour ; suivantes toutes prêtes à chanter de légers scherzos ; soldats et soudards, dont les poitrines cuirassées sont toujours pleines de chansons à boire, ou de refrains truculents que l'on rythme en tapant les gobelets sur les tables.

Par ailleurs, contrastant avec ces passages simplement pittoresques, l'amour (ou le caprice amoureux) de la princesse, l'émoi juvénile du « mauvais garçon », la jalousie et la souffrance du prince, les adieux mélancoliques et désabusés de deux cœurs qui se sont donné l'illusion de s'aimer, voilà des occasions de lyrisme et d'émotion musicale qui devaient tenter le talent du compositeur, M. Henri Rabaud.

La partition de *Rolande* est à cent coudées au-dessus du livret. A chaque page, on y reconnaît la main d'un artiste qui accomplit exactement ce qu'il veut : c'est là une maîtrise volontaire, raisonnée, et sans la moindre défaillance. Tous les effets sont à leur place, et tels que le musicien a décidé qu'ils seraient. Aucun hasard, aucun déchet.

La tenue générale de l'œuvre est combinée pour laisser une part prépondérante à la voix et ne pas gêner la perception des paroles. Le plus souvent l'orchestre est d'une transparence et d'une fluidité qui permettent au chant de s'épanouir sans effort. Mais cette qualité n'exclut ni l'ingénieux et précieux travail de l'instrumentation, ni l'éclat et la puissance dans les passages qui demandent de la force.

Le style est moderne, enrichi des meilleurs apports, assoupli notamment par une rare élégance dans les modulations. Il sait éviter les audaces aventureuses : il reste musical, sans purisme étroit, mais avec un souci constant de l'ex-

pression juste et de la beauté. Un des symptômes qui prouvent un principe si légitime, c'est l'emploi du saxophone : cet instrument n'est pas négligé ou dédaigné, mais ne se fait entendre qu'au moment voulu, discrètement, et avec ses notes les meilleures.

Comme le sujet nous entraînait vers une Renaissance fantaisiste et un peu imprécise dans l'espace, M. Henri Rabaud sut donner à certains passages une couleur aimablement archaïque. Telles pages ont le rythme nerveux et décidé, la vivacité gaillarde de nos vieux airs ou de nos marches françaises. Elles sont développées avec un esprit et un entrain des plus séduisants.

On aimera aussi la grande variété qui règne d'un acte à l'autre. L'atmosphère musicale, la coupe des scènes, la disposition des effets, sont diversifiées avec imagination. La fin de chacun des actes a sa structure particulière. Et toute l'œuvre, avec ses contrastes si bien combinés, est maintenue sur le plan d'une alerte et capricieuse comédie lyrique.

Les chanteurs sont remarquables. Mme Ferrer fait valoir le beau timbre de sa voix et ses nobles attitudes ; Mme Solange Renaux chante avec agrément et en bonne musicienne ; M. Georges Thill ténorise avec éclat ; M. Pernet est un excellent comédien, ce qui ne l'empêche ni de bien poser la phrase ni de faire comprendre toutes les paroles ; M. Huberty a toute la rondeur truculente que son rôle exige. Et il faut féliciter aussi Mme Courtin, Mlle Gervais, M. Le Clezio, M. Narçon, M. Médus et leurs autres camarades.

Les décors et les costumes font grand honneur à l'Opéra. L'orchestre, sous l'excellente direction de M. Gaubert, est digne de sa solide réputation.

ADOLPHE BOSCHOT

Membre de l'Institut.

